

# COMMENTAIRE DE TEXTE

---

## CORRIGE EXERCICE LIBRE SUJET 2

## RAPPEL DE LA CONSIGNE

Commentez le texte suivant.

Jean Frolo (pseudonyme de la rédaction du quotidien fondé en 1876), « Les trois étapes », *Le Petit Parisien*, 15 avril 1900. Article publié à l'occasion de l'inauguration de l'Exposition universelle par le président de la République *Emile Loubet*, le 14 avril 1900.

« En ces trente années, notre patrie (...) peut avec un légitime orgueil regarder derrière elle et, comme le voyageur qui a atteint les plus hauts sommets, s'écrier : « J'ai bien monté ! » (...) C'est le 1<sup>er</sup> mai que s'ouvrit l'Exposition de 1878. (...) De la capitale aux départements, une radieuse allégresse éclatait à ciel ouvert. On n'avait qu'à aller par les rues pour se sentir envahi de cette saine et réconfortante émotion éparse dans l'air. (...) Je ne pouvais, évoquant de tels souvenirs, faire autrement que d'insister sur cette fête du 30 juin 1878. Elle a été, on l'a dit, la fête de la résurrection ! Et, au lendemain de cette journée où nous nous étions unis dans la joie fraternelle, quand les mille murmures des usines et des chantiers se répandirent de nouveau dans l'air, se confondant, ne faisant plus que ce bruit unique, imposant et large, qui est comme la puissante respiration de tout un peuple à l'ouvrage, il nous fut permis, sans rien oublier du passé, d'envisager l'avenir avec sérénité. Les drapeaux étaient détachés, la nation avait ôté sa parure tricolore pour reprendre ses vêtements de travail, mais il restait, survivant aux réjouissances, des pensées et des sentiments qui ne devaient plus périr ; on gardait au cœur, vibrante, toute l'ardeur de cet élan unanime de patriotisme (...).

L'Exposition de 1889 fut la fête de la République. Ne devions-nous pas, à l'occasion du Centenaire de 1789, la glorifier hautement, cette République qui, aux jours de péril, avait ressaisi l'épée brisée de la France et avait su la rendre encore plus redoutable à l'adversaire, cette République qui avait ensuite cicatrisé les blessures de la patrie ? C'est dans les institutions démocratiques que notre pays, si éprouvé par la criminelle politique du pouvoir absolu, avait puisé la conscience de sa grandeur en même temps que celle de son droit. Nos richesses industrielles et commerciales étaient retrouvées, nos finances rétablies, nos forces militaires reconstituées, gardiennes vigilantes notre dignité. (...) Combien d'événements entre ces deux dates : 1789 et 1889 ! Combien de choses pendant ces cent années ! Mais ce dont notre pays avait le droit de se montrer fier, c'était de se retrouver au bout de ce temps écoulé maître de ses destinées. La France de 1789 (...) avait proclamé son affranchissement ; en 1889, elle célébrait en pleine possession de son indépendance le centenaire d'un acte qui demeure comme l'un des plus beaux dont l'Humanité s'honore.

Nous voici arrivés à la troisième étape. De la fête du 30 juin 1878, on avait dit : « Nous venons d'assister à la fête de la santé, à la fête du relèvement ! » La France veut, par celle qui s'ouvre aujourd'hui, justifier la magnifique prophétie de Michelet : « Au XX<sup>e</sup> siècle, Paris déclarera la paix au monde ! » Plus qu'aucune autre nation, la France a connu les triomphes des champs de bataille ; tous les enivres de la victoire, elle les a éprouvés ; son histoire

contient un incomparable trésor de gloire ; à l'aurore du siècle, ses soldats promenaient son drapeau de capitale en capitale. Maintenant, alors que ce siècle s'achève, elle proclame la trêve du travail, du progrès, de la civilisation. Et c'est une noble entreprise, certes, que d'entraîner les aspirations des peuples vers ce lumineux avenir (...). L'Exposition de 1900 couronne le XIX<sup>e</sup> siècle par l'apothéose de la Paix ; puisse le soleil du siècle nouveau se lever sur le monde dans un ciel sans brumes ! »

Sources : *La France au XXe siècle*, Paris, Seuil, 1994, pp.143-146.

## CORRIGE

En 1900, un des quatre grands quotidiens français, *Le Petit Parisien*, salue l'ouverture de l'Exposition universelle en exaltant les valeurs bénéfiques de la République. L'éditorial, écrit par Jean Frolo, un pseudonyme, suggère l'engagement militant de ce journal, fortement impliqué dans la défense républicaine. L'Exposition universelle, qui ouvre le siècle, est l'occasion pour la rédaction du journal de dresser l'éloge du régime. Le 14 avril 1900, le président de la République Emile Loubet inaugure les festivités. Nul hasard s'il s'agit du jour choisi par *Le Petit Parisien* pour donner sa vision du triomphe de la République. Son avènement est décrit comme une ascension irrésistible, scandée à travers les trois dernières Expositions, en 1878, en 1889 et en 1900, en omettant celles organisées sous le II<sup>e</sup> Empire : l'idée de progrès associée à ce type de manifestations est attachée exclusivement au régime républicain. La première de ces Expositions est qualifiée de « fête de la résurrection » (il faut entendre une résurrection nationale), la seconde honora plus directement la République, la troisième est vouée à célébrer le triomphe de la civilisation sous l'égide de la France.

La Révolution avait inauguré la fête comme démonstration patriotique à vocation pédagogique. La III<sup>e</sup> République reprend cette tradition, dès 1878 : il s'agit de célébrer l'unité nationale retrouvée (Français « unis dans la joie fraternelle »), après le traumatisme de la défaite face à la Prusse, la déchirure de la guerre civile lors de la Commune et les attermolements constitutionnels entre monarchie libérale et république conservatrice. Les Républicains de conviction ne contrôlent encore ni le Sénat ni la présidence : l'impossibilité de choisir une date signifiante pour commémorer la Nation conduit à instituer le 30 juin pour célébrer « la paix et le travail ». Par un emprunt au vocabulaire chrétien, la République est ressuscitée par la volonté populaire : le vote est sanctifié. Par ailleurs, le journaliste se félicite des « mille murmures des usines et des chantiers » qui succèdent à la liesse patriotique : l'unité de tout un peuple (« bruit unique, imposant et large », « élan unanime ») se combine avec le travail comme valeurs fondatrices. Nulle tonalité insurrectionnelle dans cette scène, mais soumission aux hiérarchies sociales et glorification d'une République industrielle : le citoyen est célébré, mais l'ouvrier est fermement tenu dans son atelier.

Les progrès de l'enracinement républicain sont mesurables à onze ans de distance, en 1889, à l'occasion du centenaire de la Révolution. Le journaliste se félicite d'un régime définitivement installé, apparemment sans heurts. Les crises politiques de la décennie sont opportunément occultées : ni la démission du président Jules Grévy, qui quitta l'Élysée en

décembre 1887 après la révélation d'un scandale financier, ni le péril boulangiste ne sont évoqués. Or, la popularité éphémère du général Revanche, surnom de l'ancien ministre de la Guerre Boulanger, révélait la fragilité du consensus établi autour du système parlementaire, confronté à une fièvre populiste. Aucun écho de ces perturbations dans le texte, qui célèbre en 1889 l'épanouissement des idéaux de la Grande Révolution. L'allusion à la « criminelle politique du pouvoir absolu » vise le second Empire, terrassé par la victoire de la République, qui réintègre les qualités autrefois attribuées aux rois. Ainsi, elle a su relever « l'épée brisée » du pays (allusion à la défaite de Napoléon III en 1870). La métaphore renvoie aux mises en scène peintes ou sculptées du Roi de guerre, défenseur du territoire. De même que les rois d'Ancien Régime étaient censés disposer d'un don de guérison, la République est réputée avoir « cicatrisé les blessures de la patrie ». Ainsi, le régime s'affirme comme le couronnement attendu de l'histoire nationale : durant la décennie 1880, les valeurs démocratiques ont été confortées par la scolarisation primaire obligatoire et le service militaire applicable à tous les jeunes Français. Dans une surenchère de louanges, ce régime est présenté comme un idéal qui honore l'Humanité, susceptible d'être proposé en modèle aux pays européens. La particularité de la France, république isolée dans une Europe monarchique, est transformée en exemplarité prophétique. Cette perception d'une France à l'avant-garde des avancées démocratiques justifie au même moment l'entreprise coloniale (les Expositions universelles consacraient des pavillons spécifiques aux colonies).

Après le triomphe de la démocratie, c'est la paix qui est célébrée à l'occasion de l'Exposition de 1900. Les dissensions révélées au cours de l'Affaire Dreyfus (le capitaine a été gracié l'année précédente) sont passées sous silence, de même que la virulence des heurts sociaux depuis le massacre de Fourmies, le 1<sup>er</sup> mai 1891. Toute évocation des tensions coloniales en Afrique entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne est évacuée. L'éditorial prophétise une paix universelle propagée à l'instigation de la France, qui guide les peuples vers un « lumineux avenir ». L'avènement du siècle est l'occasion d'une comparaison avec 1800 : à l'Empire belliciste de Napoléon, qui avait imposé les valeurs de la Révolution dans le sillage de ses armées, succède une République pacifique et bénéfique, qui dresse haut le drapeau du progrès. Si cette vision du XXe siècle en « apothéose de la Paix » entretient un décalage tragique avec les réalités géostratégiques, elle reflète l'espoir de nombre de contemporains. En effet, une conférence s'était tenue l'année précédente à La Haye, destinée à œuvrer en faveur du désarmement et de la prévention des conflits.

Le document transcrit une vision idéale de la République, fraternelle sans être subversive, pacifique tout en protégeant l'intégrité du territoire, intégrant les masses sans attenter à l'ordre, valorisant la paix sans sacrifier la dignité nationale. Cette relecture montre l'importance du facteur commémoratif, qui autorise le dépassement momentané des divisions, pour célébrer une France intemporelle, représentation flatteuse pour l'orgueil du pays.